

ENTRETIEN

FERRANTE FERRANTI/OPALE

La mère de J. M. G. Le Clézio – son regard, sa vie, ses récits – est à la source de *Ritournelle de la faim*. Mais l'auteur du *Procès-verbal*, 68 ans, fuit la biographie: « *S'il faut se défendre contre l'injustice du monde, l'imagination le fait bien mieux que le récit de soi.* »

Jean-Marie
Gustave
Le Clézio

Le Clézio Les yeux de sa mère

Etre heureux, c'est n'avoir pas à se souvenir... », écrit J.M.G. Le Clézio en prélude à ce nouveau roman, *Ritournelle de la faim*, qui s'inspire des souvenirs de sa mère, et de ses propres souvenirs, des années 1930 jusqu'à la Libération. L'écrivain évoquait déjà son père dans *L'Africain* (Mercure de France, 2004). Il a fêté ses 68 ans au mois d'avril. Serait-ce le temps des mémoires ou de l'autobiographie? On verra ici que non. Mais l'auteur du *Chercheur d'or* (Gallimard, 1985), jadis dédié « à mon grand-père, Léon », entretient depuis toujours des rapports magiques avec les papiers, lettres et dossiers d'une famille voyageuse, partie chercher la fortune ou l'aventure jusqu'à l'île Maurice.

Ritournelle de la faim raconte l'enfance et la jeunesse d'Ethel dans une famille bourgeoise parisienne, venue de Maurice et de La Réunion, à la fois déclassée et « déplacée ». Ethel épouse à la Libération un citoyen britannique, lui aussi venu des îles, connu avant la guerre. Elle s'en trouvait séparée depuis le début de 1940 et l'exode. On dirait presque un roman familial...

Ma mère se prénomme Simone. L'héroïne se nomme Ethel. Je me suis, certes, inspiré de ma mère, de ses souvenirs des années 1930, de ce qu'elle vécut sous l'Occupation à Nice – où je suis né en 1940 – puis de nos souvenirs communs, notamment dans les montagnes au-dessus de Nice, où j'ai perçu les images et sensations de la Libération. J'ai toutefois renoncé à raconter la véritable histoire. Ethel a dix ans de moins que ma mère: tout se décale d'environ dix ans. Dans ce livre, « je » nais moi-même avec plusieurs années de retard sur la réalité. Car si je suis bien le narrateur « du côté de ma mère », comme l'indiquent les quelques pages d'ouverture et de conclusion, j'ai rédigé une histoire personnelle qui ne correspond pas à la réalité.

Le décalage est d'environ dix années. Décaler le temps, c'est changer l'espace de la narration, les personnages, leurs relations. Je ne donnerai qu'un exemple. La famille d'Ethel se lance dans l'exode à bord d'une De Dion-Bouton. J'ai connu cette magnifique voiture. Elle reposait dans notre garage niçois. Je la décris avec l'attention légèrement obsessionnelle propre aux souvenirs, mais j'ai reconstruit 1940 avec des souvenirs de 1944. Quant à mon père, il se trouvait en Afrique: c'est le personnage de l'*Africain*. Enfin, presque – pas tout à fait. Il n'était pas juif contrairement à Laurent Feld, mari d'Ethel dans *Ritournelle*, et futur père du « moi » qui raconte, et qui me ressemble. J'ai toujours joué de ces décalages. Cela m'évitait, je l'espère, d'écrire des mémoires.

Ethel, dans le roman, est fascinée par le pavillon de l'Inde française qu'elle visite à l'Exposition coloniale en compagnie de son grand-oncle, monsieur Soliman. Celui-ci l'acquiert pour le remonter sur un petit terrain qu'il possède, rue de l'Armorique. Mon grand-père maternel avait acheté lui aussi, lors de l'Expo précédente, un pavillon colonial qu'il avait fait remonter et qui se trouve actuellement à l'intérieur de la loge du concierge de l'hôpital Pasteur. Chez Gallimard, à Paris, il se trouve aussi, au fond du jardin, un pavillon de fer boulonné, contemporain de la tour Eiffel. Il fut remonté et maquillé en « folie ». C'est là que travaillait Jean Paulhan. J'éprouvais et j'éprouve toujours un sentiment proche de ceux d'Ethel lorsque je le revis.

Vous avez « toujours joué », dites-vous, avec le roman familial. Celui-ci ne transparait qu'assez tardivement, dans les années 1980, alors que *Le procès-verbal* date de 1963, au début de vos vingt ans.

Dans *Le procès-verbal* se glisse pourtant l'histoire de mon arrière-grand-père, « chef juge » à Maurice, auquel

on avait offert le poste de gouverneur à Ceylan – histoire que mon père m'avait rapportée. Dès mes premiers livres, je reproduis des saynètes familiales, des expressions... « *Les humains sont toujours prêts à critiquer ce qui est critiquable* », disait ainsi sentencieusement l'une de mes tantes, avec un mélange de crainte et de réprobation.

Ces traces familiales, ces emplois ou réemplois m'ont permis de surmonter une éducation très fermée qui m'a, elle-même, obligé à écrire, comme si les limites de ce monde-là devaient être brisées. On peut juger paradoxal qu'une famille des lointains, où ne manquaient pas les originaux et les grands esprits, se soit également révélée telle qu'on la trouve dans *Ritournelle de la faim*: provinciale, mauricienne, bourgeoise, aigrement déclassée. En fait, à l'image du père d'Ethel, il y avait là beaucoup d'incurables rêveurs, grands enfants coincés dans les contradictions d'un conformisme étroit jusqu'à l'absurde...

Quand parut *Le procès-verbal*, ma famille – je veux dire: la famille au sens large, assez nombreuse – s'attacha davantage aux allusions qu'à l'ensemble du livre. Ils ne me désapprouvaient pas de manière hostile. Non, ils trouvaient cela « *très indiscret* », comme l'aurait encore dit ma tante. Nous nous exposions, par ma faute, à être critiquables. Ils sont encore une certaine, ces « Mauriciens » de ma famille: ils m'ont nourri, je leur dois beaucoup, le bien, comme le mal. J'en tiens toujours compte.

Ce milieu des Mauriciens blancs – propriétaires, commerçants, entrepreneurs – tournait en circuit fermé, avec une certaine illusion aristocratique, parfois contradictoire: il s'agissait de gens qui avaient dû se battre, travailler dur et qui avaient eux-mêmes souffert de la morgue des classes supérieures. Ils communiquaient peu, évidemment, avec les populations de l'île qu'ils avaient mises à leur service. Ils m'ont fourni une documentation très forte, et pas seulement leurs livres, leurs lettres, leurs journaux. C'était aussi un entremêlement de vertus, de qualités, de vices, de passions: un mélange d'apparat, de petite noblesse et de naufrage économique...

Ajoutez à cela que j'ai découvert assez tard Maurice et La Réunion. J'ai capté l'essentiel de loin, par bouffées: un parfum, un non-dit qui flottait entre nous. Même quand je ne le mentionne pas dans mes livres, cela reste toujours présent.

Votre carrière a commencé tôt. Voici presque quarante-cinq ans que vous publiez, avec une réputation qui n'a jamais faibli. Est-il possible de « tenir » sur une si longue durée ?

Oui, l'espérance de vie s'est allongée depuis le XIX^e et le début du XX^e siècle! Le rapport avec la durée change, ce qui change aussi la vie de l'écrivain et la perception qu'il a de son « œuvre », sans mettre dans ce mot une quelconque emphase.

A vingt et trente ans, l'écriture a d'abord un caractère vengeur: se venger, venger les siens, venger les autres, etc. Ce désir de vengeance et de justice porte en avant mais s'épuise au fur et à mesure qu'il nourrit les œuvres et fait mûrir l'écrivain. On souffre moins et le rapport à la génération qui vous a scandalisé ou fait souffrir cesse d'être obsessionnel.

Quelle génération dans votre cas ?

J'avais vingt ans en 1960. J'étais, comme il arrive souvent, je crois, choqué par mes aînés immédiats. Ceux >>>

« À VINGT ET TRENTE ANS, L'ÉCRITURE A D'ABORD UN CARACTÈRE VENGEUR : SE VENGER, VENGER LES SIENS, VENGER LES AUTRES, ETC. CE DÉSIR DE VENGEANCE ET DE JUSTICE PORTE EN AVANT MAIS S'ÉPUISE AU FUR ET À MESURE QU'IL NOURRIT LES ŒUVRES. »

» qui avaient eu vingt ans dans les années 1940, et qui en avaient donc autour de quarante du temps de mes débuts. Je suppose qu'un adolescent de 1968 pouvait prendre en grippe ceux qui formèrent la « génération 68 » et qui occupèrent le haut du pavé dans les années 1970-1980. Dans mon cas, je me sentais heurté par les milieux et les styles à la mode dans les années 1950-1960 ; par tout ce qui n'avait pas été réglé : la collaboration, le colonialisme, le conformisme bourgeois, aussi frivole qu'égotiste. Je n'étais pas fait pour lire les Hussards ou recueillir les derniers échos des élégances équivoques d'André Suarès.

J'ai profondément ressenti une mésentente sociale dont j'ai retrouvé l'expression chez des gens plus âgés, qui la ressentait aussi. J'étais du côté de ma mère, ou de Nathalie Sarraute ou de Claude Simon, c'est-à-dire des gens formés avant la guerre, révoltés par ce qu'était devenu l'après-guerre et par ce qui perdurait après-guerre des pires côtés de l'avant-guerre.

Dans *Ritournelle de la faim*, Ethel exprime cela lorsqu'elle note rageusement dans son carnet les idées reçues, les ridicules, les calomnies, les mauvais jeux de mots, les images haineuses. Elle les énumère, tels quels, deux pages durant (pages 78 et 79). J'étais notamment frappé par leur irrégion mesquine alliée à un faux rationalisme, non moins mesquin.

C'est dire combien Céline m'a posé de problèmes. Il y avait chez lui ces mêmes litanies du ressentiment, ces mêmes lieux communs que j'exécrais. Mais il en faisait un carnaval de cauchemar. L'humour haineux trahissait une véritable révolte. Et toute son écriture refusait l'époque : cela me fascinait. Ce fut, si je puis dire, une empoignade intellectuelle, car il n'était pas possible de ne pas tenir compte de Céline. Et pas possible d'exonérer Céline.

Une nouvelle fois votre roman repose sur une petite fille devenant une jeune fille, et qui regarde le monde de façon singulière.

Lorsque j'aborde la réalité historique, je n'arrive pas à la voir ou la penser comme l'aurait fait mon père. J'ai les yeux de ma mère, sans doute parce que mes premiers souvenirs s'inscrivent durant la guerre à ses côtés. Mon père ne pouvait alors, bien évidemment, se trouver là ! Donc, j'ai très tôt vu les choses du côté de ceux qui subissent mais qui ne s'accommodent pas de subir. J'ai regardé comment elle se débrouillait, intrépide mais sans la force ou la violence d'un homme. J'ai toujours conservé, très proche, en moi, ce point de vue de l'enfant et de la femme. C'est ce point de vue qui unifie mon œuvre, je crois, surtout depuis que j'ai franchi, avec la quarantaine, le temps de la vengeance. Je m'inscris toujours dans le « *sens opposé* », comme dirait Thomas Bernhard, mais à la manière d'Ethel.

« Cela m'évitera d'écrire des mémoires », venez-vous de dire. Pourtant, le matériau semble prêt.

Plus j'avance, plus je veux écrire des romans, fidèle à la colère de Lautréamont qui vomissait l'idée de raconter sa vie. L'imagination mise à l'œuvre dans les romans est la véritable mémoire : elle est nourrie de nos mémoires, elle invente très peu, elle puise dans les caisses de papiers et souvenirs – mais elle reste l'imagination. Si l'on se met à rédiger sa propre histoire, l'imagination faiblit. S'il faut se défendre contre l'injustice du monde, l'imagination le fait bien mieux que le récit de soi.

Votre façon de travailler a-t-elle changé depuis *Le procès-verbal* ?

Pas fondamentalement. Il y a toujours beaucoup de papiers, de notes, des classeurs de faits-divers constitués à partir des journaux – anciens ou récents. Et puis aussi du bric-à-brac ancien : tickets de rationnement, laissez-pas-

ser, affichettes, photographies. J'y reviens souvent. Des romans à venir m'attendent encore là-dedans, en plus de tous les romans qui ont déjà puisé dans cette réserve. Quand je commence à travailler un roman, je constitue un classeur.

Certaines choses attendent des années. Ainsi du récit fait par ma mère de la première du *Boléro* de Ravel. Cela me hantait d'autant plus que Lévi-Strauss me confia s'être lui aussi trouvé à la première. Il a dit s'être mis à l'écriture des *Mythologiques* à cause du *Boléro*. Depuis que nous en avons parlé dans les années 1970, j'ai toujours voulu « caser » cette première du *Boléro*. Mais l'imaginer, c'était évoquer tout ce qui l'entourait : ce Paris de l'avant-guerre que je n'ai pas connu, cette ville où je n'ai pas grandi et, finalement, très peu vécu.

Tout cela m'est revenu avec *Ritournelle de la faim*. Et j'ai parlé de Paris, ce que je n'ai pratiquement jamais fait jusqu'à présent. Cela m'a demandé beaucoup de documentation. Paris reste pour moi une ville de l'imagination, la ville que me raconta ma mère, celle dont parlait si bien Nathalie Sarraute. J'ai vécu parmi les conteurs et les raconteuses. Ce sont eux qui parlent par mon intermédiaire. Mes Mémoires n'auraient donc aucun sens. Mes raconteuses et conteurs se tairaient.

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN-MAURICE DE MONTREMY

LA FEMME AUX SEMELLES DE VENT

La vie de la mère du narrateur dans un Paris disparu.

« *Ma faim, Anne, Anne/Fuis sur ton âne.* » C'est sur ce poème aux allures de ritournelle – *Fêtes de la faim* de Rimbaud – que s'ouvre le roman. Le narrateur prend ensuite la parole pour évoquer l'immédiat après-guerre : tout enfant, il découvre la saveur et les produits inconnus que lancent les soldats américains, d'autres goûts que ceux des ersatz. A cette faim-là répond une ritournelle différente : celle du *Boléro* de Ravel que la mère du narrateur, Ethel, entend lors de la première, en 1928, et qui « *change sa vie* ». Le *Boléro* « *raconte l'histoire d'une colère, d'une faim. Quand il s'achève dans la violence, le silence qui s'ensuit est terrible pour les survivants étourdis* ». Entre ces deux passages, voici donc l'histoire d'Ethel : de sa jeunesse, avant-guerre, jusqu'à son mariage dans Paris libéré, en passant par les années

d'exil intérieur dans Nice occupé. Le père, venu des îles, se ruine dans des entreprises chimériques. La mère souffre de l'infidélité du père mais tient vaillamment son salon désuet avec ses hôtes cancaniers. Mais Ethel a ses secrets. A commencer par la Maison Mauve, un pavillon de l'Inde française que son grand-oncle a fait démonter lorsque s'acheva l'Exposition coloniale. Il gît par pièces et par morceaux dans un jardin, rue de l'Armorique. C'est là qu'elle vient jouer avec son amie Xénia, la fille de Russes chassés par la Révolution. D'autres exils, d'autres lointains : l'émerveillement. Dans le salon des parents, rue du Cotentin, Ethel découvre aussi Laurent Feld, un juif anglais. La guerre les sépare. Ils se retrouveront après la libération de Nice et des montagnes environnantes où la famille s'est réfu-

giée. Alors naîtra le narrateur qui reconstitue, des années plus tard, ce XV^e arrondissement et sa famille disparue. Il reprend la parole dans les dernières pages. Il se promène là où tout a changé. Il songe sur l'emplacement du Vél' d'Hiv. Il lit la liste des camps. Il consulte les listes de toutes ces autres familles et jeunesses d'avant-guerre, assassinées. La reconstruction fantomatique mais émue d'un Paris petit-bourgeois et d'années 1930 décalées contribue au charme de cette *Ritournelle*. Le « *côté de la Maison Mauve* » s'y oppose au « *côté de la rue de Cotentin* ». Ils sont vaillamment assumés, l'un comme l'autre, par l'intrépide Ethel, l'une de ces femmes aux semelles de vent si chères à Le Clézio.

J.-M. M.
Ritournelle de la faim, de J. M. G. Le Clézio. Gallimard, 210 p., 18 €. ISBN : 978-2-07-012283-7. Sortie : 2 octobre.